L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 MARS 1891. 64ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 MARS 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les pas[...]

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le protectionnisme en France.—Représailles.

Quelques-uns de nos confrères libre-échangistes ont—dit la *République française*—accueilli, avec une joie vraiment excessive, les nouvelles, plus ou moins exactes, que plusieurs puissances réclament contre l'œuvre de la commission des douanes, et préparent des représailles. Qu'il faille faire attention à ne pas confondre la protection avec la prohibition, cela est certain, et nous l'avons dit cent fois, mais que tant de passion entrât dans l'âme des doctrinaires, eh bien, vraiment, nous ne le pensions pas, et tous les esprits impartiaux s'en affligeront.

Les choses sont à ce point, que la *Liberté* elle-même, toute libre-échangiste qu'elle est, proteste :

Quand l'Allemagne fait du protectionnisme; quand l'Angleterre cherche, dans les règlements de police, les moyens d'éluder les principes de liberté commerciale auxquels elle rend en public un hommage hypocrite—personne en Europe ne dit mot.

Mais il a suffi, qu'en France, on vit poindre l'aurore de la réaction économique, pour que, d'un bout du monde à l'autre, ce fût un tollé général, et que l'on nous menaçât des représailles les plus contraires à la simple probité—telles, par exemple, que le rétablissement de la piraterie littéraire.

La Belgique même a su donner, dans ce concert, la note grotesque, et, dans la séance de jeudi, à la Chambre des représentants belge, un carrier, qui craint d'être lésé dans ses intérêts, s'est, en effet, plaint de ce que notre tarif allait désormais taxer les pierres belges, oubliant qu'il existe en Belgique un arrêté royal excluant les matériaux français des travaux publics.

Des représailles! Mais en avons-nous exercé, en a-t-on exercé contre les Etats-Unis, contre la Russie, contre l'Allemagne, contre l'Autriche, lorsqu'elles ont relevé leurs tarifs? L'Italie s'y est risquée contre nous. Cela lui a-t-il réussi?

Il est permis, sans doute, de critiquer plusieurs des décisions qui ont été prises par la commission des douanes: la Chambre et le Sénat prononceront, mais ne s'avise-t-on pas de dénier au Parlement le droit de légiférer sur ces matières, le droit de fixer et de voter les tarifs douaniers!

M. Leroy-Beaulieu, qui réclame une majoration de 900 0/0 sur les droits frappant actuellement, à leur entrée en France, les vins étrangers; M. Leroy-Beaulieu, qui demande que les vins étrangers au-dessus de dix degrés, y soient taxés comme l'alcool,—excommunie, en bloc, les deux tarifs élaborés par la commission des douanes. Il proclame "mauvaise" l'œuvre tout entière de la commission, et annonce qu'avant trois mois "on la jettera au panier":

On croit vulgairement que, parce que six cents messieurs se mettent à le décréter, un grand pays de 40 millions d'âmes va vivre isolé, replié sur lui même, à l'état d'ermite; que, de plus, tout va renchérir de 20 0/0; que les consommateurs, ouvriers, employés, devront se priver désormais et voir, dans la pratique, le pouvoir d'achat de leurs salaires diminuer de 20 0/0. Mais il n'en résultera pas le moins du monde que cela doive arriver. Il y a la *force des choses* à laquelle ces six cents messieurs ne songent pas.

Ainsi, nous ne sommes plus maîtres chez nous? C'est à l'étranger qu'il convient d'aller demander l'autorisation de faire telles ou telles lois économiques? Notre Parlement, qu'est-ce? Six cents messieurs sans droit et sans qualité pour prononcer sur ces choses!......

Il nous semble, pourtant, que ces six cents messieurs ont reçu un mandat. M. P. Leroy-Beaulieu qui l'a sollicité, à vingt reprises, ce mandat, sans pouvoir l'obtenir d'électeurs défiants et non sans raison, comme on le voit; M. Leroy-Beaulieu nous semble mal placé pour constater le droit du Parlement, droit dont on use, évidemment, tantôt bien et tantôt mal, mais droit issu du mandat conféré par les électeurs, et auquel les élus sont tenus de déférer, parce que la masse de ces opinions constitue l'opinion générale et le droit public.

A moins—comme le dit le *Travail national*—que M. P. Leroy-Beaulieu, n'ayant pu obtenir la confiance des électeurs, malgré ses capitulations sur le vin, ne trouve que tout doit être infirmé, lui absent et blackboulé!

Quelle misère! "Voici un homme—continue notre confrère—un écrivain qui a promené sa candidature partout, dans le Rhône, dans le Midi. Partout repoussé, il écrit que les six cents messieurs au milieu desquels on n'a pas voulu le faire asseoir, n'ont pas le droit de faire des lois économiques qui le contrarient. Qui donc les fera? Lui, lui seul, et c'est assez! Il taxera le vin et détaxera tout le reste." C'est très simple.

La lessive à l'électricité.

N'est-ce pas au moyen de l'électrolyse, qu'on blanchit, déjà, les fils de laine, de coton et de chanvre, les soies et les pâtes à papier? Il me souvient, en tout cas—écrit un collaborateur du *Figaro*—d'une usine que je visitais naguère—c'est même là que, sournoisement, mon idée s'est vissée sous mon crâne—où l'on blanchit les pâtes à papier en faisant tout bonnement passer un courant électrique, à l'aide d'un appareil spécial, à travers l'inoffensive solution de chlorure de magnésium où ces pâtes sont plongées.

Là, point d'effet caustique, point d'altération de la cellulose. La solution, dont on n'a point à redouter la concentration (les blancs les plus éclatants étant obtenus par les bains les plus faibles), est absolument *neutre*, et l'action décolorante est exercée non plus par le chlore ou l'alcali, mais par l'oxygène provenant de la décomposition électrolytique de l'eau. Or, si l'oxygène dévore rapidement l'ordure, il épargne scrupuleusement les fibres végétales auxquelles l'ordure est incorporée: en gaz qui se respecte, il ne mange pas le morceau!

Pourquoi ce procédé, d'ores et déjà consacré par la pratique, et qui réussit si bien *avant tissage*, sur des fibres textiles, c'est-à-dire sur du linge "potentiel", sur du linge en gestation, ne réussirait-il pas aussi bien *après*? Pourquoi n'en essaierait-on pas avec autant de chances sur nos chemises et nos mouchoirs, qui sont, en fin de compte, à base de cellulose, tout comme la feuille de papier que je suis en train de noircir?

Je me suis laissé dire que la femme du directeur de telle grande fabrique de papier où l'on emploie cette méthode n'avait rien trouvé de mieux, pour nettoyer ses dentelles de prix, que de les tremper dans la *cuve* où son mari "tripatouille" électriquement ses pâtes. Et les quelques rudimentaires expériences de laboratoire que j'ai fait faire, à titre de curiosité, sur des chiffons moins précieux, par des camarades qui sont gens du métier, ont été de nature à me faire croire que cette dame avait eu là une ingénieuse et riche idée.

On a déjà réclamé et obtenu de l'électricité tant de services domestiques inattendus, qu'il n'y a rien d'utopique à la charger encore de nous laver notre linge sale. Personne ne s'en plaindra, pas même les blanchisseurs, car ceux-ci ne doivent pas nourrir une passion immodérée pour l'infâme eau de Javel, qui ne vaut pas moins de dangers à ceux qui s'en servent que d'inconvénient à ceux à qui elle mange—sans métaphore—la laine sur le dos.

Le jeune X...., qui purge, en prison, une condamnation pour abus de confiance, a conservé des allures qui ne sont plus en rapport avec la situation.

L'autre matin, son geôlier vient lui dire qu'un monsieur le demande au parloir.

—On ne rend pas de visite à pareille heure! fait X.... scandalisé. Dites-lui.... que je n'y suis pas.

Pages d'album:

Ce qui rend un peu suspects les hommages à la vieillesse, c'est que notre vénération pour elle augmente à mesure que nous en approchons.

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE!

—PAR—

JULES MARY.

DEUXIEME PARTIE.

ROSÉE DU MEURTRE.

(Suite.)

—Très bien, disait-elle......

—Et tu penses comme moi, n'est-ce pas, mère? Tu penses que M. de Séverac n'était pas coupable?.... C'était un homme d'honneur.... C'était un vaillant et un fort!.... S'il avait eu à se venger de Lafistole, il se serait vengé au grand jour, à la face du monde, comme un galant homme! Il n'aurait pas choisi la nuit, les bois, comme font les lâches.. n'est-ce pas, mère?

—Je pense comme toi, mon enfant.

Alors, Bérengère câlinant M. d'Hautefort.

—Tu vois, père, je fais des recrues. Voilà ma mère qui déjà partage ma conviction...... Et cela, sur ma seule parole, alors qu'il n'y a point de preuves encore. Que sera-ce donc, lorsque nous en aurons!

Jean-Joseph se taisait.

Il croyait, ainsi que Daniel, à la culpabilité de Séverac et il estimait que les tentatives de Valentin n'aboutiraient pas.

Mais il avait eu, à ce propos, avec son fils un entretien duquel il était résulté que Daniel favoriserait ces tentatives de tous ses efforts.

D'une rigoureuse probité tous les deux, d'une conscience droite et scrupuleuse, ils ne voulaient avoir aucun reproche à s'adresser.

Clotilde avait une autre inquiétude, aussi grave que celle que lui inspirait le projet de Valentin.

Elle pensait aux papiers volés dans la caisse de Chavarot par Lafistole.

Qu'étaient-ils devenus?

Elle avait espéré que le notaire lui écrirait vite, à ce propos, mais les jours s'étaient passés et elle n'avait rien reçu.

Le silence de Chavarot augmentait son angoisse.

Cependant le notaire n'avait pas perdu de temps.

Il savait que les perquisitions de la police parisienne dans l'appartement de la rue de Tournon n'avaient pas amené de résultat.

Il était donc tranquille pour quelques jours.

Il était allé trouver le propriétaire de Lafistole, s'était assuré que plusieurs termes étaient dus par son ancien clerc, ce qui constituait au propriétaire un droit sur les meubles. D'autre part il n'y avait pas eu de réclamations de créanciers.

Chavarot s'arrangea avec le propriétaire, racheta les meubles et prit le loyer à son compte afin d'être libre d'entrer, à sa guise, dans l'appartement.

Tout cela avait pris du temps.

Quand il fut libre, il visita de fond en comble tous les meubles, sans oublier le moindre coin.

L'entresol du caissier était simplement mais élégamment meublé.

Assez petit, il comprenait seulement trois pièces principales, un salon, une chambre à coucher et une salle à manger qui était inutile à Lafistole, puisqu'il ne prenait jamais ses repas chez lui et qu'il avait transformée en une sorte de salon-fumoir, meublé bizarrement. Il y avait encore vestibule, cuisine et deux grands cabinets dont l'un attenant à la chambre à coucher avait été aménagé en salle de bain et cabinet de toilette.

Les meubles étaient surtout des sièges, canapés, chaises et fauteuils profonds, de petits secrétaires agrémentés d'incrustations de nacre, une table-bureau, une grande armoire normande fermée par une énorme serrure d'un assez joli travail, une commode Louis XV.

Au premier coup d'œil, Chavarot, en entrant là, jugea que si le dossier Bastien était caché dans l'appartement, il ne lui serait pas difficile de l'y découvrir.

—Et s'il y a des secrets à quelque meuble, murmura le notaire, je saurai bien les deviner, dussé-je, à coups de hache, briser en menus morceaux tout ce qu'il y a ici. J'en ai le droit. Tout m'appartient.

Il avait soigneusement fermé la porte d'entrée, afin de ne pas être dérangé dans ses recherches.

Les clefs étaient aux meubles.

Et dans l'armoire normande et un cabinet noir, tous les vêtements de Lafistole étaient rangés ou pendus.

Chavarot passa la journée entière à visiter, fouiller, retourner, brisant ce qui ne s'ouvrait pas.

Tous les vêtements de Lafistole lui passèrent par les mains, pantalons, gilets, vestons, redingotes, pardessus.

Il déchira les doublures. Il déchira les matelas, les oreillers, le traversin.

Il n'oublia ni un coin ni un objet, soulevant les tapis, les déclouant, découpant les thibaudes, enlevant les étoffes tendues sur les murs, sondant les parquets afin de s'assurer qu'aucune planche détachée ne servait de cachette.

Il apportait je ne sais quelle fièvre à ces recherches, car il était guidé en cela par son affection pour Clotilde, pour la famille d'Hautefort et aussi par le devoir.

N'était-il pas de son devoir, en effet, de retrouver le dossier Bastien? N'est-ce pas à lui qu'on l'a confié? N'en est-il pas responsable? N'est-ce pas sa faute s'il l'a perdu?

Et quand il eut tout vu, tout visité, quand il fût bien sûr de n'avoir rien oublié, il fut pris d'un profond désespoir.

Il n'avait rien trouvé.

Il devenait évident que Lafistole n'avait pas gardé chez lui le dossier Bastien.

Il avait dû le confier à quelqu'un, le mettre en lieu sûr, le donner à une maîtresse, peut-être....

Ou bien, l'enfermant dans quelque coffret, était-il allé l'enterrer en un coin désert de la campagne, aux environs de Paris?

Tout cela était possible.

Lafistole mort, il devenait bien difficile de savoir ce qui s'était passé....

Mais Chavarot était trop l'ami de Clotilde pour se contenter d'une seule recherche.

Il recommença à plusieurs reprises, sans plus de succès.

Ce fut alors qu'il vint à Orléans.

Il n'avait pas voulu écrire à Clotilde quel avait été le résultat de ses recherches. Il craignait, malgré tout, qu'elle ne fût en butte aux soupçons de son mari. Il préférait la voir pour lui tout dire.

Il n'eut pas besoin, du reste, de parler pour qu'elle comprît, à sa préoccupation, à sa tristesse, qu'il n'avait pas réussi.

Quand ils furent seuls:

—Rien, n'est-ce pas? dit-elle.

—Rien, hélas!

—Mon Dieu, où est passé ce dossier? Qu'en a-t-il fait? Si on le retrouve, s'il tombe entre les mains de mon mari, non seulement Daniel apprendra la honte de mon nom, l'odieux crime de l'homme qui fut mon père, mais il devinera vite, grâce aux lettres qu'il possède, que je connaissais Lafistole.... et que....

Elle s'arrêta, infiniment troublée.

Elle allait dire que c'était elle qui avait tué le misérable, à Chavarot auquel elle avait affirmé le contraire.

Elle allait se trahir.

Elle regardait, effarée, le notaire silencieux et grave.

Lui n'avait aucun doute.

Qu'elle se trahît ou non, il était convaincu que Lafistole avait été tué par Clotilde.

Cela était si visible, ce qu'elle souffrait, la pauvre femme, qu'il ne pouvait pas la blâmer; il ne pouvait que la plaindre de toute son âme.

Et elle, s'entêtant dans ses dénégations, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, lui dit:

—Valentin n'a pas perdu l'espoir de faire réhabiliter le nom de son père. Il doit consacrer son intelligence à retrouver le meurtrier de Lafistole, car en bon fils il ne croit pas à la culpabilité de M. de Séverac....

—Vous avez revu Valentin?

—Il est venu hier nous raconter ses projets.

—Et vous les approuvez, sans doute?

—Certes! dit-elle....

—Vous ne croyez pas non plus que M. de Séverac soit coupable?

—Non,....

—Et vous ne soupçonnez personne?

—Comment le pourrais-je?

—Que dit Bérengère?

—Elle a encouragé Valentin dans son projet.

Le bossu prit les mains de Clotilde, les baisa d'un long baiser fraternel.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

Il pensait:

—Comment ne meurt-elle pas d'une pareille torture?

La fille liguée avec Valentin contre la mère!

Elle crut qu'il l'avait pénétrée et murmura:

—Que pensez-vous donc, Georges?

—Je pense que jamais, certes, femme ne fut plus malheureuse que vous!!

Elle voulut protester, mais n'en eut pas le courage.

Elle se contenta de baisser la tête, les lèvres crispées par un sanglot qu'elle retenait avec peine.

Le lendemain, au Palais, Daniel vit arriver Valentin.

Le jeune homme était vêtu de noir et son visage était d'une grande pâleur.

—Vous persistez dans votre résolution, mon cher enfant? dit M. d'Hautefort.

—Plus que jamais!

Daniel avait préparé le dossier. Il le remit à Valentin.

Celui-ci s'assit au bureau du greffier et ouvrit le carton.

Ses mains tremblaient violemment.

Qu'allait-il découvrir, dans ce dossier? Y verrait-il vraiment que son père avait été le meurtrier de Lafistole? Les preuves, concentrées là, formeraient-elles sa conviction?

Mais son affection filiale se révolta contre cette pensée.

Ce fut presque religieusement qu'il lut, une à une, les pièces qui s'y trouvaient.

Dans presque toutes, revenait le nom de son père.

Et cela, dès le premier jour.

Il prit connaissance de la déposition du colonel, lorsqu'il avait comparu devant le juge pour la première fois.

Elle était inscrite tout entière et signée.

Dans la netteté de ces phrases transcrites pourtant par le greffier, il retrouvait l'esprit précis, droit et ferme du vieil officier.

Mais là où il versa d'abondantes larmes, ce fut quand il parcourut, en s'essuyant bien des fois les yeux, l'interrogatoire de Séverac.

Il se représentait son père ainsi interrogé comme un criminel, et par qui? par un intime ami!

Certes, il n'en doutait pas et cela se retrouvait dans les questions mêmes. M. d'Hautefort avait mis des égards, avait été prudent; on sentait chez le juge la souffrance et la gêne aussi. Mais comme Séverac avait dû être humilié!....Il avait dû perdre tout sang-froid dès le début, dès qu'il avait compris de quoi il s'agissait!....Et Valentin entendait ses révoltes, ses protestations indignées! Il revoyait son père au moment où il avait pris toute sa vie d'honneur et de gloire à témoin de sa probité!

Mais il n'était pas là seulement pour parcourir ces funèbres pages.

Il voulait les garder, les copier, puisqu'il allait, pour continuer l'enquête, se substituer au juge lui-même.

Ce jour-là ne pouvait lui suffire pour son travail. Il revint le lendemain et les jours suivants. Le juge avait fait photographier les pièces principales et les lui avaient remises.

Valentin avait éprouvé des sensations bien diverses, à la lecture de ce dossier.

Les lettres échangées entre Séverac et Lafistole indiquaient clairement que les deux hommes avaient un motif de querelle.

Les menaces de Lafistole avaient amené les menaces de l'officier. Cela était logique.

Enfin, la rencontre de Séverac auprès du cadavre et l'achat du revolver, quelques heures après le crime, précisaient l'accusation.

Ces coïncidences n'avaient pas été sans frapper l'esprit du jeune homme, l'avaient troublé même un moment.

Mais sa conviction de l'innocence de son père avait triomphé de cette hésitation.

Il croyait malgré tout.

Puis, en dehors du culte filial qu'il avait pour Séverac, il était frappé du mystère de certaines allusions, renfermées dans les lettres du dossier, et plusieurs faits ne lui paraissaient pas clairement expliqués.

Il lui semblait même,—il n'en fit pas la réflexion à Daniel,—que ces faits auraient dû attirer plus sérieusement l'attention de la justice.

Ainsi, que voulait dire cette visite de Lafistole à l'hôtel d'Hautefort?....

Il n'y eût point pris garde, peut-être, s'il n'avait été frappé de la certitude avec laquelle Lafistole prétendait contrecarrer le mariage de Valentin.

Car ce ne pouvait être que du mariage de Valentin qu'il s'agissait!......

Cet homme avait donc voulu se rapprocher de Bérengère, ou tout au moins de Clotilde.

Pourquoi?

Et que voulaient dire ces lettres écrites par une main de femme que Valentin avait relues plusieurs fois?

La femme qui avait écrit ces supplications, qui avait fait ces offres, était une persécutée au pouvoir de Lafistole.

Comment?

De cela non plus la justice ne s'était pas occupée, parce qu'elle avait cru qu'il y avait là deux actions séparées, n'ayant point de rapport entre elles.

Et Valentin était persuadé, au contraire, que ces deux actions n'en faisaient qu'une.

Ce qui les reliait, c'était cette femme, auteur des lettres.

Voilà où allaient se diriger ses recherches.

Cette femme il fallait la découvrir, l'interroger, savoir d'elle ce qu'était ce Lafistole et pourquoi elle était ainsi son esclave.

Il n'avait pas été sans être frappé,—de même que Daniel,—par l'écriture des lettres, par ce papier à la mode, discrètement parfumé, trahissant la femme distinguée.

Il croyait se rappeler avoir vu déjà une écriture pareille, mais il ne savait pas où.

Ah! comme il les palpa et les retourna dans ses mains, ces lettres, comme ardemment il les regarda, essayant de tirer d'elles leur secret!....

Qui sait si l'honneur de son père n'était pas là-dedans? Comment faire pour l'en arracher?

Lorsqu'il eut achevé son travail, il remit le dossier à Daniel.

—Puis-je savoir, mon cher Valentin, dit le juge d'instruction, ce qui, dans ce dossier, a attiré plus particulièrement votre attention?

—Deux choses, monsieur d'Hautefort. Je vous le dis en toute franchise. La première, ce sont les lettres de cette femme inconnue. La seconde, c'est l'étrange interrogatoire que vous avez fait subir à Lafistole, à l'hôpital. J'emploie le mot interrogatoire, bien qu'il n'y ait eu que des questions et pas de réponses parlées.

—Et que pensez-vous de tout cela?

—Que si nous connaissions la femme qui a écrit les lettres, peut-être nous dévoilerait-elle bien des secrets.—En outre, je pense que Lafistole a clairement désigné son assassin comme appartenant à notre monde et habitant Orléans....Ce renseignement est précieux. Mes recherches ne peuvent s'égarer. Elles vont se restreindre. Je suis persuadé que je réussirai.

Daniel le regarda tristement.

Il pensait:

—Ces recherches l'amèneront à reconnaître que nul autre que Séverac ne pouvait tuer Lafistole.

Le lendemain même, Valentin allait à Vilvaudran.

Il désirait refaire l'enquête de point en point par lui-même.

Puis, il savait que Clotilde et Bérengère étaient allées s'installer au château où, pendant les vacances, Daniel et Jean Joseph n'allaient pas tarder à les rejoindre.

Il espérait avoir l'occasion de voir Bérengère.

Au château, Mme d'Hautefort n'y vint pas avec plaisir.

Elle avait remis de jour en jour sa résolution.

Elle aurait bien voulu s'éloigner du pays, quitter Orléans, ne plus rien voir de ce qui avait été témoin de la catastrophe.

Mais le moyen?

Il aurait fallu inventer des raisons.

Lesquelles?

Un moment, elle voulut se dire malade afin d'entraîner son mari à la mer ou dans quelque ville d'eau.

Mais elle connaissait Daniel.

Il aimait Vilvaudran.

Il y reviendrait quand même, ne fût-ce que pendant la saison de chasse.

Puis, loin d'Orléans, elle courait d'autres dangers.

Elle ne serait pas instruite des recherches de Valentin.

Comment pourrait-elle échapper au péril d'être découverte, si elle n'était pas là pour se défendre? pour guetter les indices que le hasard jetterait sur le passage du jeune homme? pour empêcher les soupçons de naître en son esprit? pour les combattre, au besoin, d'un mot?....

Car, telle allait être sa vie désormais! Combattre sans cesse!...... sans jamais de calme! sans plus jamais une minute de repos!

Elle se décida donc pour Vilvaudran!

Quinze jours s'étaient passés, à peine, depuis le meurtre de Lafistole! Seulement quinze jours!...... Ah! comme ils avaient été remplis!...... Et comme les angoisses souffertes les allongeaient, les centuplaient!

Elle le refit, le douloureux et funèbre pèlerinage.

Elle en eut le courage.

Elle traversa le jardin, longea les pelouses, ainsi qu'elle avait fait le soir terrible, lorsqu'elle suivait Pierre Jourdan emportant le cadavre.

Elle prit l'avenue du parc qu'ils avaient suivie jusqu'à la route où Jourdan avait jeté Lafistole.

C'était le soir, par une nuit calme, éclairée de temps en temps par la lune que voilaient parfois des nuages,—comme la nuit du meurtre.

Et elle s'arrêta longuement devant les broussailles du fossé, comme si elle avait voulu s'assurer qu'il ne restait rien là pouvant l'accuser, aucune preuve s'élevant contre elle pour lui dire:

—C'est toi!

Et pendant qu'elle était là, en cette soirée, Vilbret la regardait, appuyé contre un chêne et fumant sa pipe, Vilbret en tournée de nuit.

Le garde, surpris, ne la reconnut pas, tout d'abord.

—Tiens, une femme? avait-il murmuré.... Les femmes ne braconnent guère, en ce pays-ci...

Il faisait sombre, sous bois.

Quand la lune se dégagea des nuages, il reconnut la promeneuse, et son émotion fut si forte que ses dents contractées cassèrent le tuyau de sa pipe.

—Madame d'Hautefort!....

Clotilde, baissée, considérait les broussailles.

Il n'osa se montrer, retenu par une crainte mystérieuse, comme s'il eût compris, d'instinct, que quelconque chose de grave se passait à deux pas de lui et qu'il valait mieux ne pas s'en mêler.

—Qu'est-ce qu'elle regarde?

Quand elle fut partie, lentement, les yeux à terre, comme elle était venue, il s'en alla lui, vers les broussailles et regarda à son tour.

—C'est là qu'on a retrouvé Lafistole... dit-il, dans ces broussailles, juste au milieu.... Je suppose bien que ce n'est pas la curiosité pure qui a amené ici Mme d'Hautefort, surtout à pareille heure.

Il s'éloigna troublé, réfléchissant, mais ne trouvant pas l'énigme qu'il cherchait et se contentant de répéter:

—C'est drôle....c'est drôle tout de même!

Pour rentrer, aussi, elle prit le chemin d'autrefois. Quel instinct la poussait à suivre ce calvaire?

Elle regagna le château, remonta dans les appartements.

Bérengère était couchée; les domestiques étaient loin. Clotilde ne craignait point de surprise.

Elle entra dans le petit salon où elle avait reçu jadis Lafistole, et d'où Lafistole était sorti sur les épaules de Jourdan.

Rien de changé.

La scène du meurtre se retraçait vivement à son imagination dans tous ses détails!

Elle s'était passée à la même heure. La même bougie, à demi consumée là-bas, sur la cheminée, avait éclairé la scène.

Sur le tapis aucune trace de sang. Elle eut beau chercher, elle ne vit rien. Cela la tranquillisa.

Elle revint dans sa chambre et après une heure d'insomnie, sa nuit fut assez calme.

Ce fut ce même pèlerinage dans quelques-unes de ses parties, que refit Valentin quelques jours après.

Il voulut venir à pied à Vilvaudran. C'était ainsi qu'était venu Lafistole.

Il interrogea, dans les maisons bordant la route, les paysans que l'enquête du commissaire de police Pastourot avait désignés comme ayant indiqué sa route au caissier de Me Chavarot.

Et par des questions précises, il apprit que c'était au château même de Vilvaudran et non point au village qu'il se rendait.

—Qu'avait à faire Lafistole au château?

Telle fut sa réflexion.

A Vilvaudran, à l'époque où Lafistole était venu, il ne se trouvait personne; seulement le jardinier et sa femme.

Clotilde,—Valentin se le rappelait—y avait fait plusieurs voyages, mais il était douteux qu'un de ceux-ci eût coïncidé avec l'arrivée de Lafistole dans le pays.

Son premier soin à Vilvaudran fut d'aller trouver Vilbret dont la déposition, trouvée au dossier, l'avait frappé.

Il savait comment était grande la finesse du bonhomme. Il désirait causer avec lui. Peut-être que Vilbret avait fait d'autres découvertes. Quelles qu'elles fussent, il voulait les connaître.

Vilbret était chez lui, déjeunant debout, sur le seuil de sa maison, d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage.

Il aimait Valentin depuis longtemps, parce que Valentin devait entrer dans la famille d'Hautefort et que pour le vieux garde, le monde commençait et finissait là où commençait et finissait la famille de ses maîtres.

Il éprouva pourtant un grand trouble en voyant tout à coup le jeune homme déboucher sur l'avenue qui conduisait à la garderie.

C'était, sans le vouloir, Vilbret qui avait le premier donné l'éveil à la justice en racontant qu'il avait vu M. de Séverac auprès de Lafistole.

Il n'avait rien dit de plus.

Il n'avait rien à se reprocher, mais qu'allait-il répondre à ce fils attristé et en deuil qui venait sans doute exprès pour l'interroger sur son père?

Il ferma son couteau, le glissa dans sa poche, posa son pain et son fromage sur une table.

Valentin fût bientôt auprès de lui.

Le garde lui offrit une chaise et attendit qu'on l'interrogeât.

—Vilbret, dit le jeune homme, je crois à l'innocence de mon père et je veux prouver cette innocence. Voulez-vous m'y aider?

—Autant que je le pourrai, monsieur Valentin.

—Merci. C'est vous qui avez surpris mon père auprès du cadavre de Lafistole?

—Oui.

—Vous n'avez dit nulle part que vous avez entendu la détonation du coup de revolver....

—Je ne pouvais le dire. Je ne l'ai pas entendue....

—Cela est étrange. Vous êtes habitué aux bruits des bois et quand un braconnier tire à l'affût le soir, fût-il à deux ou trois kilomètres, vous percevez très bien la détonation?

—Cela dépend du vent qu'il fait, monsieur Valentin, dit naïvement le garde.

—Mais cette nuit-là, vous étiez à quelques pas de mon père.... la largeur de la route vous séparait à peine.

—Je n'étais pas là au moment du meurtre. Je ne suis arrivé que lorsque le meurtre était commis.

—Les gardes Blaise et Mathurin ont-ils entendu, cette même nuit, quelque détonation?

—Oui, une seule.

—Ah! ils ne l'ont pas déclaré à l'enquête.

—C'était un braconnier à l'affût, du côté du château.

—Ils l'ont surpris?

—Non. Ils ont couru, mais sont arrivés trop tard.

—Et qui vous prouve que cette détonation venait d'un braconnier?

Le garde ne répondit pas. Pour lui, cela ne faisait aucun doute. Mais il lui était impossible de le prouver.

—Dans tous les cas, monsieur Valentin, fit Vilbret après un silence, cela partait de Vilvaudran même et non de la route. Or, c'est au bord de la route que Lafistole a été tué et non pas à Vilvaudran.

—Voulez-vous me conduire au carrefour de la Croix-Saint-Jacques? Avez-vous le temps?

—Tout de suite. J'achève mon morceau de fromage.

Cinq minutes après ils partaient.

Le carrefour n'est qu'à une demi-lieue de la garderie.

Ils furent bientôt rendus.

Pendant le trajet, ils n'avaient pas prononcé une parole.

Le garde poli et stylé, ne parlait jamais que lorsqu'il était interrogé.

Quant à Valentin, il pensait à son père. Il pensait à la grave mission qu'il s'était donnée. Il se demandait s'il allait réussir et s'il ne rencontrerait pas sur sa route d'insurmontables difficultés.

Au carrefour ils s'arrêtèrent.

—Expliquez-moi où vous étiez, Vilbret, quand vous avez surpris mon père. Dites-moi tout. Ne me cachez rien.

Discipliné comme un soldat, Vilbret le renseigna.

—Bien. Maintenant montrez-moi l'endroit exact où était le cadavre, dans quelle situation il se trouvait......

—Volontiers, dit le garde, et je vous dirai même tout de suite, monsieur Valentin, que je n'ai pas été sans réfléchir là-dessus......

—Pourquoi?

—Vous voyez, monsieur Valentin, cet énorme amas de broussailles enchevêtrées? Il y a là-dedans de quoi cacher une harde de cerfs et de biches tout entière.

—C'est vrai.

—Eh bien Lafistole était au beau milieu de tout cela.

—Voilà qui est étrange.... Personne ne voudrait s'aventurer à traverser ces épines. S'il y a eu querelle, ainsi que le veut l'enquête, entre cet homme et mon père, cette querelle s'est élevée ici où nous sommes sur la route... et Lafistole, en recevant le coup qui l'a mortellement blessé, serait tombé dans le fossé et non là-bas, à quelques mètres, dans ces buissons inextricables.

—Je me suis tenu le même raisonnement, dit le garde.

—Et qu'en avez-vous conclu?

—Que peut être on avait essayé de cacher le cadavre, qu'on n'en aura pas eu le temps, et qu'on l'aura abandonné là.

—Mais alors?......

Et Valentin interrogeait Vilbret du regard.

—Alors, monsieur, dit le garde à voix basse, il est bien possible qu'on ait transporté Lafistole en cet endroit, mais qu'il ait été assassiné autre part.

—En supposant que la justice ne se soit pas trompée et que mon père soit coupable, dit Valentin après un long silence plein d'émotion, quel intérêt aurait-il eu à ne point abandonner le cadavre là où le meurtre s'était commis?... S'il avait essayé de le cacher pour égarer les recherches, passe encore, mais il est évident qu'il ne l'aurait pas voulu... Dès l'aube, tous les passants eussent aperçu le blessé.

—Cela me semble logique.... mais....

—Parlez, Vilbret.

—Ce qui est logique pour votre père reste logique également pour celui qui a commis ce crime. Quel intérêt avait-il à jeter, pour ainsi dire, ce cadavre sous les yeux du premier paysan venu passant sur la route?

—Si ce cadavre avait été trouvé dans votre maison, Vilbret, qu'aurait pensé la justice?

—Dame! tout naturellement elle m'aurait accusé......

—Eh bien, n'est-il pas aussi naturel de croire que cet homme a été tué dans une maison et qu'on a voulu, en l'apportant ici, faire disparaître toute trace du crime?

—Possible, cela, monsieur Valentin, d'autant plus que le particulier ne pesait pas lourd.... il avait l'air vidé comme un lapin.

Tout à son idée fixe, Valentin poursuivait:

—Avez-vous remarqué qu'il y eût beaucoup de sang répandu sur ces broussailles?.... Il n'y en a plus, aujourd'hui. Il a plu; la pluie a effacé toutes les traces.

—J'ai remarqué le contraire, dit le garde avec vivacité.

—Comment cela?

—Je n'ai pas été seul, du reste, à faire cette remarque et il me semble avoir entendu le docteur Gacogne lui-même s'en étonner; nous avons constaté, sur les ronces et les épines, quelques rares gouttes de sang.

—L'homme avait répandu son sang autre part......

—Possible, possible, répétait le vieux, d'autant plus que dans les tailles de bouleaux, cent mètres d'ici à peu près, il y avait une goutte de sang sur les feuilles.

—Oui, je me rappelle ce détail de l'enquête.

Valentin se prit le front entre les mains.

—Ah! si j'avais été averti; si j'avais pu prévoir que mon père serait accusé.... Si j'étais venu! Et si j'avais fait alors pareille découverte, comme j'aurais cherché sur le sable, dans les allées, sous bois, partout, dans les broussailles et sous les futaies, les traces de celui qui a jeté là cet homme. Comme j'aurais interrogé la nature pour lui arracher son secret!

Le garde restait pensif. Il semblait un peu embarrassé.

A la fin, il eut l'air de prendre une grande résolution.

—Monsieur Valentin, fit-il, je suis là pour tout dire?.....

Valentin se rapprocha de lui, comprenant à la voix hésitante du vieillard, qu'il avait un scrupule.

—Parlez, Vilbret, il s'agit de l'honneur de mon père.... il s'agit de quelque chose de plus précieux pour vous.... Car vous adorez Bérengère et Bérengère est malheureuse de mon malheur! Elle souffre..... Elle pleure!..... Elle prie......

—J'ai cherché comme vous les traces, sur la terre.

—Eh bien?

—J'ai trouvé deux traces....

—Dites! Dites! Pourquoi tremblez-vous?

—Oh! je ne tremble pas, monsieur Valentin. C'est pour vous dire que j'ai cherché, mais ce que j'ai trouvé ne peut être de grand importance pour vous.

—Qu'en savez-vous?

—Vous en jugerez bientôt. Dans les nombreuses traces marquées sur le sable des allées, près du carrefour, j'ai distingué deux *traces* que je connais.... Vous savez, monsieur Valentin, que Mme d'Hautefort était au château, la nuit du meurtre?

—Non, je l'ignorais.

—Il y avait donc, d'abord, la trace des petites bottines de Mme d'Hautefort. Madame était certainement venue se promener au carrefour la veille. Du reste, cela doit être sa promenade favorite, car elle y est venue hier encore.

Le garde parlait naïvement, sans aucun soupçon.

Et Valentin lui-même n'arrêta pas sa pensée, même une seconde, sur le nom de Clotilde.

—Vous avez parlé de deux traces?

—L'autre est celle d'un brave garçon que M. Valentin connaît, que M. Daniel invite souvent à la chasse, et qui, à mon avis, est au-dessus de tout soupçon....

—Qui donc?

—Pierre Jourdan.

—En effet, dit Valentin avec un geste découragé.... Pierre ne peut être soupçonné.... et rien de plus naturel qu'il ait passé ici, puis qu'il habite Vilvaudran. La verrerie est de l'autre côté du château et son chemin direct pour regagner le village, est de traverser le bois.

—Oui, c'est juste, d'autant plus—cette dernière locution paraissait être familière à la garde—d'autant plus que M. Jourdan, je l'ai su depuis par lui-même, était venu dans la soirée soumettre des dessins de vases à Mme d'Hautefort qui les lui avait demandés.

—Il faut chercher autre part, Vilbret.

Le vieux hocha la tête.

Chercher! C'était bientôt dit!....

—Voyez vous, monsieur Valentin, murmura-t-il, vous me diriez: "Père "Vilbret, j'ai vu tout à l'heure un milan "royal au dessus des arbres. Regardez "les nuages et dites-moi quelle direc-"tion il a suivie", ce serait peut-être plus facile au père Vilbret de vous obéir en cela que de vous renseigner sur ce que vous me demandez.

Mais Valentin n'était pas homme à perdre courage dès le premier pas. Il s'attendait à bien d'autres obstacles et malgré tout il avait confiance. N'était-ce pas sa vie et son amour qui étaient l'enjeu de cette grave partie?

—Vous savez, dit-il, que ce Lafistole est venu au château?

—Non. Je l'ignorais. Comment l'a-t-on su?

—J'ai retrouvé sans peine les paysans auxquels il s'est adressé. Il a demandé le chemin conduisant au château.

—Au château, il y avait seulement madame, le jardinier et sa femme. Le cocher était parti.

Et après une seconde de silence, Valentin reprit:

—Rien de plus naturel, du reste, car Vilvaudran est une résidence magnifique. On vient de loin pour le visiter et les visiteurs sont nombreux pendant la belle saison. Il en est de même de la source du Loiret, la seule curiosité naturelle de cette région. Les étrangers de passage à Orléans ne manquent pas de venir la voir.

—C'est vrai, fit le garde laconiquement.

Et il respira, soulagé, heureux de ce que Valentin lui-même eût trouvé cette explication.

Tous les deux s'étaient fait la même réflexion:

—Le château de Vilvaudran a joué son rôle dans la tragédie. Quel rôle?

Les fils du drame semblaient, en effet, se resserrer autour de Vilvaudran, et comme les habitants du château leur étaient chers, comme à tout prix il fallait les mettre hors de cause, ils avaient saisi avec joie, les braves gens, le premier raisonnement qui s'était présenté à leur esprit pour rassurer leur inquiétude.

Et sans s'être rien dit, s'étant compris tout de suite, ayant eu ensemble le même serrement de cœur, ils se regardèrent en souriant, heureux, et spontanément se tendirent les mains.

—Je vous reverrai, père Vilbret?

—A votre service, monsieur Valentin, tous les jours que Dieu fasse.... Vous savez que je ne suis pas homme à faire des protestations.... Mais pourtant il faut que je vous explique.... Vous avez dû épouser Bérengère.... Vous l'épouserez, j'en suis sûr.... C'est un titre sacré, cela.... Vous pouvez venir réveiller le père Vilbret à n'importe quelle heure de la nuit.... le père Vilbret se lèvera.

Cela était simplement dit, avec une émotion contenue qui alla droit à l'âme de Valentin.

Et ce fut les larmes aux yeux qu'il répliqua:

—Père Vilbret, je ne l'oublierai pas.

Valentin se dirigea vers le château.

Il était si près de Bérengère qu'il ne voulait point partir sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé.

Il n'osait plus, le pauvre garçon, se présenter devant elle. Il tremblait maintenant sous son regard comme s'il avait été indigne de l'amour de la jeune fille.

Mais Bérengère, qui avait compris bien vite ses hésitations, le rassurait par un doux sourire.

Elle savait lui montrer que son cœur n'était pas changé et qu'elle attendrait patiemment qu'il vînt lui dire:

—Mon père n'a jamais cessé d'être un homme d'honneur.

Clotilde et Bérengère ignoraient que Valentin fût ce jour-là dans les environs.

Elles furent donc très surprises en le voyant arriver.

Bérengère ne put cacher sa joie, mais chez sa mère la surprise n'alla pas sans inquiétude.

Que venait faire là Valentin, si ce n'est recommencer l'enquête?

Et n'avait-elle pas tout à craindre?

Certes elle l'aimait toujours, celui qui devait être le mari de sa fille, mais elle le redoutait aussi, parce que désormais, c'était de lui que viendrait le danger... parce que c'était aussi de lui que venait le remords!!....

Il y avait plusieurs jours que Valentin et Bérengère ne s'étaient pas vus.

Ils s'avancèrent, dans un élan, l'un vers l'autre et s'étreignirent les mains.

Et la jeune fille allant droit aux préoccupations de son fiancé, sachant bien que dans l'état actuel de son âme, rien ne pouvait lui être plus intéressant que de lui parler de son père, la jeune fille lui demandait:

—Avez-vous découvert quelque chose?

—J'ai bon espoir. Des indices généraux me prouvent que le crime n'a pas été commis là où a été retrouvé le cadavre.

Clotilde fit un brusque mouvement qui renversa un vase de Bohême dans lequel étaient jetées quelques roses, sur un guéridon en laque.

Le vase se brisa et l'eau se répandit par terre.

—Comment avez-vous découvert? demanda-t-elle.

Valentin lui explique quelles ont été les déductions, les réflexions de Vilbret et les siennes.

—Ce meurtre semble avoir été commis plus près du château, dit-il. Il y a, aux environs, quelques maisons de fermiers. C'est peut être dans l'une d'elles....

Et tout à coup, s'adressant à Clotilde:

—Vous étiez au château, ce soir-là?

—Oui, dit-elle tremblante.

—Il est possible que vous ayez entendu une détonation?....

—Non, je n'ai rien entendu.... J'étais souffrante.... Je me suis mise au lit de bonne heure.... J'ai dormi.... Mais le jardinier vous renseignera.... Il n'était pas couché, sa femme non plus.... leur maison est près du bois....

—Je les interrogerai tout à l'heure. Il est encore une question que je voudrais vous adresser.... Puisque vous avez passé la journée à Vilvaudran, vous pourrez sans doute me renseigner....

Elle le regarda, sans rien dire, s'attendant à quelque coup imprévu et prête à le recevoir.

—Lafistole, j'en ai la certitude, est venu au château.....

Les mains de Clotilde se serrèrent, les ongles dans la chair.

—Au château?.... Qui vous l'a dit?..

Valentin raconta comment il avait été renseigné.

—Puisque vous étiez à Vilvaudran, si Lafistole a voulu visiter, le jardinier a dû vous en demander la permission....

Car les visiteurs sont éloignés lorsque les maîtres habitent le château.

—Le jardinier ne m'a parlé de rien. Il n'aura pas voulu me déranger et aura empêché cet homme d'entrer....

—Dans tous les cas, il se rappellera ce détail, je suppose....

—Oui, s'il l'a vu.

—Il me semble difficile qu'il en soit autrement.

Valentin passa quelques heures auprès de Bérengère. Ce furent quelques heures de supplice pour Clotilde.

A chaque instant le jeune homme revenait à son idée fixe.

Il parlait de son père!

Et Clotilde était obligée d'entendre tout cela et de répondre et de l'encourager!....

—Oui, oui, disait-elle, je ne doute plus maintenant du succès. Vous parviendrez à découvrir la vérité.... Quelle joie pour vous, n'est-ce pas, mon enfant?.... L'honneur rendu, votre père vengé!....

—Certes!

—Et pour nous aussi, mère, faisait la jeune fille.

Clotilde regardait alors sa fille avec des yeux de folie.

Elle disait hébétée:

—Oui, oui, oui, pour nous aussi, pour nous!

Ce fut au courant de l'une de ces allusions que Valentin raconta qu'il avait pris connaissance du dossier de l'affaire et copié les pièces principales.

—Je soupçonne fort, dit-il, une femme d'avoir joué un rôle dans ce crime, une femme distinguée.... même....

Et tirant des papiers de sa poche, cherchant les épreuves photographiques des lettres.

—Cette femme a écrit plusieurs fois à Lafistole. Ce sont des lettres étranges. Je ne sais si M. d'Hautefort vous en a parlé. Vous pouvez les lire. Les originaux sont au dossier.

Il tendit les papiers à Clotilde qui les prit, les yeux fermés, les mains agitées d'un tremblement convulsif.

C'étaient ses propres lettres.

Valentin ne les avait-il pas reconnues? Bérengère n'allait-elle pas reconnaître l'écriture de sa mère?

Et machinalement, elle tendait les papiers à Valentin, dans un geste de terreur et d'impatience fiévreuse.

—Mais reprenez-les donc! Hâtez-vous donc! aurait-elle voulu dire.

Ses lèvres étaient closes par l'horreur de sa situation.

Et Bérengère:

—Mais je voudrais voir, moi, je voudrais voir! dit-elle, curieuse comme une enfant.

Et elle prit les papiers des mains de sa mère, sans que celle-ci, effarée, le front humide de sueur, songeât même à se défendre.

Et à peine Bérengère avait-elle jeté les yeux sur les lettres qu'elle s'écriait:

—Tiens! on dirait l'écriture de maman!! Voyez donc, Valentin!....

Clotilde balbutia, essayant de sourire et voulant la gronder:

—Tu es folle!

Bérengère insistait, ne se doutant guère que chacune de ses paroles plantait un poignard en plein cœur de la pauvre femme.

—Mais si, mais si, regarde toi-même, mère!

Alors elle se rapprocha, après avoir furtivement passé la main sur son front pour essuyer la sueur qui mouillait ses cheveux.

Elle pencha sur ces papiers sa tête pâle.

Elle regarda, ainsi que Valentin et Bérengère regardaient.

Ses yeux troublés ne virent rien de ces mots, de ces phrases qu'elle connaissait par cœur.

Valentin murmurait, sans soupçons, mais frappé quand même de la ressemblance:

—Oui, il y a quelque analogie!

Et Clotilde, essayant d'être gaie, mais se sentant mourir, Clotilde disait aussi:

—C'est vrai, pourtant. On dirait mon écriture!......

Et parce qu'elle sentait peser sur elle les yeux soupçonneux de Valentin, elle se hâta d'ajouter:

—Lisez, je veux lire.... La pauvre femme!

Elle fit mine de les parcourir, le regard brouillé, les mains agitées d'un frémissement.

—Qui sait? dit-elle.... Pourquoi voulez-vous que cette femme soit mêlée à ce crime? Pourquoi voulez-vous la troubler dans sa vie peut-être tranquille?.. Cet homme semblait la menacer, car dans ces lettres elle est suppliante. Il est mort. Qui sait si elle n'est pas vengée et s'il n'y a pas en cela la main de Dieu?

—Je le crois comme vous, ma chère mère,—dit Valentin qui donnait souvent ce nom à Mme d'Hautefort,—ce n'est pas moi qui profiterai de ces lettres pour troubler le repos d'une femme. J'agirai avec prudence.... Si je découvre jamais qui elle est, j'irai la trouver. Je lui expliquerai ce que je veux. Elle m'aidera autant que cela lui sera possible, et si son aide m'est inutile, elle ne me reverra plus.

Clotilde rêveuse, jouant cette suprême comédie, disait:

—Quelle peut être cette malheureuse?.......

Sa main froissait les lettres. Ah! comme elle aurait voulu les déchirer, anéantir ces copies et aussi et surtout les autres, les vraies qui étaient en la possession de son mari.

Comment le juge n'avait-il pas été frappé, lui aussi, de la ressemblance des écritures et ne lui avait-il fait là-dessus aucune réflexion.

Car c'était une preuve, cela, une terrible preuve de ses relations avec Lafistole.

En partant de là, il devait être facile de remonter l'échelle de ce crime et d'en découvrir les raisons,—d'en découvrir l'auteur.

Elle les rendit à Valentin.

—Prenez bien garde, dit-elle, soyez prudent!

—Ne craignez rien. Si cette femme n'est pas coupable, personne que nous ne connaîtra cette correspondance.

De cette scène il resta, dans l'esprit de Mme d'Hautefort, l'impression d'un danger immédiat.

Lancé sur une pareille piste, où s'arrêterait Valentin?

Déjà il avait la certitude de la complicité d'une femme....

Déjà sans doute un vague soupçon, flottant sans qu'il s'en rendît compte autour de Clotilde, avait effleuré son esprit.

De là à découvrir que cette complice était la mère même de sa fiancée, il n'y avait qu'un pas.

Elle était à la merci d'un hasard.

Elle écrivit dans la journée même à Pierre Jourdan:

"Il faut que je vous voie! Cherchez "un prétexte pour venir. J'ai peur."

Elle alla, elle-même, mettre la lettre à la poste, au village.

Elle ne pouvait confier ce soin à personne; elle ne voulait pas que l'on connût ses relations avec le jeune homme.

Celui-ci reçut la lettre le lendemain matin.

Et dans l'après-midi, il était auprès de Clotilde.

Depuis la soirée si dramatique pendant laquelle il avait surpris Clotilde auprès du cadavre de Lafistole, Jourdan n'avait pas eu l'esprit tranquille.

Certes, il ne se reprochait pas ce qu'il avait fait.

Il avait foi en Mme d'Hautefort, en ce qu'elle lui avait raconté. Cette femme ne pouvait pas avoir assassiné.

En la sauvant d'un scandale énorme, il avait sauvé Bérengère.

Il n'avait pas hésité.

Mais l'accusation qui avait pesé sur Séverac était venue troubler sa conscience.

Il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir longuement; les événements s'étaient succédé avec une rapidité foudroyante et la mort lamentable de Séverac déshonoré sans avoir eu le temps de se défendre, l'avait jeté dans un grand désordre d'idées.

Clotilde n'avait pas revu Pierre Jourdan depuis la fatale nuit. Quand elle se retrouva devant lui, elle se précipita sur ses mains dans un mouvement nerveux qu'elle ne put réprimer, et éclata en sanglots.

Jourdan la regardait silencieux et terrifié.

C'est à peine s'il la reconnaissait.

Elle avait vieilli, en ces derniers jours, de tant d'années! Elle avait maigri, son visage portait les traces d'une énorme fatigue, d'une incurable souffrance. Des cheveux blancs apparaissaient dans sa chevelure, son front se ridait sous l'affreux souci d'une pensée fixe. Sa taille, si élégante, si droite, si flexible, s'était courbée.

—Ah! la pauvre femme! murmura Pierre ému de pitié.

C'était en effet un effroyable ravage qu'il avait devant les yeux! Et elle n'avait pas besoin de pleurer et de sangloter. Elle n'aurait eu qu'à se laisser voir de Jourdan pour qu'il comprît tout à ce navrant spectacle.

Elle pleura ainsi longtemps sans pouvoir parler.

Jourdan essayait, par des paroles douces, de lui rendre courage.

Elle fut longtemps à se remettre.

—Et quand elle put dire un mot:

—Sauvez moi, monsieur Jourdan, sauvez-moi....

—De quoi donc?

—Je suis perdue si vous ne me secourez.

—Quel danger courez-vous?

Elle lui raconta tout, le mettant au courant de ce qui s'était passé, lui disant quels étaient les indices qui pesaient sur elle, lui parlant des lettres, de la visite de Lafistole à Orléans, rue du Châtelet; des recherches de Valentin et de ses découvertes.

—Je n'ai plus de force pour me défendre, monsieur Jourdan. Je sens que je suis à bout de courage. Hier, pendant que Bérengère examinait mes lettres, et s'écriait en riant que l'écriture ressemblait à la mienne, j'ai cru que j'allais mourir. Et j'étais si triste, j'avais tant d'épouvante, qu'un moment j'ai eu l'intention de tout dire.... J'ai voulu me jeter aux genoux de Valentin et de ma fille en leur avouant tout.... J'aurais laissé Valentin libre d'agir.... Qu'aurait-il fait?....Quant à ma fille, elle me pardonnerait certainement en voyant combien j'ai été malheureuse.... Car personne ne pourrait me condamner.... Je ne sais si j'ai tué cet homme.... c'est possible, après tout.... mais je défendais mon enfant.... Et jamais on ne condamnerait une mère qui a défendu sa fille! Jamais! Jamais!....

Elle parlait avec fièvre.

—Vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur Jourdan, quelle est ma vie désormais? Il faut qu'à toute heure du jour je craigne une trahison!.... J'ai contre moi ceux qui sont le plus chers à mon cœur: mon mari, ma fille et son fiancé!...... Ils travaillent tous à ma honte, à mon déshonneur public!...... Cela se passe sous mes yeux sans que je puisse l'empêcher. Il faut que j'assiste, le sourire aux lèvres, au développement de cette nouvelle enquête dirigée contre moi! Il faut que j'encourage, lorsque je vois les espérances s'évanouir et les chances diminuer! Il faut que j'applaudisse lorsque quelque nouvelle découverte vient me prouver que ma perte est certaine...... à bref délai!.... Je ne puis plus supporter pareille vie, monsieur Jourdan...... Cela dépasse les forces humaines...... Guidez-moi! Inspirez-moi! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse! Donnez-moi un conseil.

—Vous ne le suivrez pas.

Elle examina le jeune homme avec effarement.

—C'est donc bien grave?

—Oui.

—Dites tout de même....

—Vous le voulez?

—Je vous en prie.

—Votre situation est horrible, en effet. Vous y laisserez votre vie.... ou votre raison....

—Ma raison, dit-elle, oui, ma raison!.. je sens bien qu'elle s'affaiblit, car parfois il me faut un effort pour comprendre les choses les plus simples....

—Il est donc nécessaire que vous en sortiez.... et je ne vois pas d'autre moyen que l'aveu....

—Avouer! Vous voulez que je dise?....

—Oh! je ne veux rien.... je vous plains de tout mon cœur.... Voilà tout.... et l'avenir m'effraye....

—Avouer!! A qui donc?

—A celui qui a le droit de recevoir cet aveu....

—A mon mari?

—A M. Daniel d'Hautefort, juge d'instruction.

Elle eut un cri de terreur et de désespoir.

—Ce n'est pas possible!....

Il ne répondit pas. Il savait bien—il l'avait dit—qu'elle ne suivrait pas le conseil qu'il lui donnerait.

Elle se tordait les mains.

—Sûrement, dit-elle, en proie à une agitation dangereuse, vous vous êtes demandé plus d'une fois comment je connaissais Lafistole.... pourquoi il se trouvait chez moi à cette heure quand vous êtes venu.... ce qui s'était passé.... les motifs de la querelle....oui, vous vous êtes demandé cela.

—Il est vrai.

—Et vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas?

—Non, mais qu'importe.... Je vous ai sauvée, non seulement parce que j'ai pour vous le plus profond respect, mais encore.......

Il s'arrêta, ne voulant rien dire de plus?

—Mais encore? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête. Il désirait se taire. Elle, d'une voix basse:

—J'achèverai votre pensée, moi, dit-elle.... Mais encore, n'est-ce pas, parce que vous avez dans le fond de votre cœur un amour que vous n'avez confié à personne, que vous ne confierez jamais surtout à la jeune fille qui en est l'objet, parce qu'elle ne vous aime que comme on aime un frère et qu'elle est fiancée à un autre.... Ai-je bien compris? Ai-je bien deviné?.... Eh! ne voyez-vous pas combien j'ai eu raison d'avoir confiance en votre probité, puisque, sachant cela, depuis longtemps, je ne vous ai pas défendu d'approcher de Bérengère——

Il baissait la tête.

Elle continua.

—Vous vous êtes demandé comment j'avais eu à défendre ma fille contre Lafistole? Comment j'avais voulu la défendre seule, au lieu de courir à mon mari et de lui dire: "Débarrasse-moi donc de ce misérable!" Tout cela, il faut que vous le sachiez.

—Je ne vous demande rien.

—Il le faut, car je veux que vous compreniez pourquoi il m'est impossible de rien avouer à mon mari....Lafistole possédait un secret de vie ou de mort pour nous, pour notre famille....C'est un crime qui lui avait livré ce secret.... Il l'avait volé!....au seul homme au monde qui le connût et le gardât.

Elle fit silence.... appuya les mains sur ses yeux, puis:

—Monsieur Jourdan, je vous dirai tout. Ah! la confession est pénible, allez, mais je puis tout vous révéler à vous, à vous mieux qu'à tout autre, à vous qui auriez le droit pourtant, de vous venger sur moi.... mais qui ne le ferez point parce que votre cœur est grand.... et parce que je suis innocente, moi; innocente du passé....

—Me venger? Et de qui donc, madame?

Il regardait Clotilde un peu inquiet; il avait parlé de folie, tout à l'heure? Était-ce donc la folie, déjà, qui détraquait ce cerveau surexcité?

—Vous venger sur moi!

—De quoi? fit-il de plus en plus surpris.

—Ecoutez. Ce secret que possédait Lafistole était une histoire arrivée il y a plus de quarante ans dans ce pays même. Un fermier avait été assassiné par un garçon de ferme, amant de sa femme....

Jourdan releva brusquement la tête.

—A Montefreux?

—Oui.

—Jourdan, mon grand-père?

—Oui.... tué par Bastien....

Il dit, ému:

—Déjà vous avez fait allusion devant moi.....

—Aujourd'hui, je vous dirai le reste. Lafistole connaissait donc cette histoire, qui n'est un secret pour personne; mais ce qu'il savait et ce que tout le monde ignore, c'est que Bastien, en Amérique, avait fait fortune, s'était marié et avait eu un enfant.... une fille, monsieur Jourdan, vous m'écoutez?

La tête penchée, Jourdan semblait, en effet, ne pas entendre.

Où voulait-elle en venir? Pourquoi cette résurrection d'un passé lugubre, sanglant, dont son père avait tant de fois entretenu son enfance?

Il lui fit signe qu'il écoutait et elle reprit:

—Bastien n'eut de remords que lorsque la paternité eut attendri son cœur. Il ne voulut pas que sa fille portât son nom, le nom d'un voleur, d'un incendiaire et d'un assassin. Il confia sa fille à un banquier de Rio-de-Janeiro. L'enfant fut envoyée en France, élevée en France. Elle y grandit, y fut heureuse et s'y maria, passant pour une enfant perdue, n'ayant jamais eu connaissance de l'indignité de son père et retrouvant, dans son mari et dans sa fille, la famille qui lui avait toute sa vie manqué....

Pierre avait relevé la tête.

Maintenant son regard ne se détachait plus de la figure décomposée de Mme d'Hautefort.

Qu'allait-il apprendre?

Il n'osait deviner....et pourtant la vérité, il l'entrevoyait.

—Lafistole connaissait le nom de cette enfant. Il ne lui fut pas difficile d'apprendre le nom du mari, et comme il était un misérable, sans honneur et sans scrupules, il voulut abuser de ce secret pour entrer dans la famille riche et puissante qui pouvait favoriser ses ambitions....Il menaça la mère....de divulguer ce secret, si elle ne lui donnait pas sa fille..... La mère refusa, se défendit et tua.... Cette femme s'appelle Clotilde d'Hautefort.... La jeune fille en danger c'était Bérengère....

—Mon Dieu! murmura-t-il......La fille de Bastien.

Elle le comprit au mouvement de ses lèvres et répéta:

—La fille de Bastien! Mon père a assassiné votre grand-père. Et vous, monsieur Jourdan, vous m'avez sauvée....sauvée du scandale....sauvée de la honte.... sauvée de la mort..... Vous pouvez vous venger, je vous l'ai dit.... Ma vie et mon secret sont entre vos mains......

Il restait abîmé dans ses réflexions.

Quelle étrange rencontre!....Ce Bastien restait dans son esprit comme le sanglant héros, terrible et hideux, d'un sinistre drame, son père l'avait vu; il était tout enfant alors, le père, et sa mémoire avait grossi démesurément les personnages du meurtre d'autrefois....

Quelle ironie toute-puissante avait ainsi rapproché le petit-fils de la victime, de la fille du meurtrier?....

Bastien, l'être hideux de ses souvenirs d'enfance, Bastien, le père de Clotilde, de cette pauvre affolée, aux abois, qui se désespérait devant lui, et qu'il avait sauvée... de Clotilde qui, elle-même, avait tué, comme autrefois Bastien!

Bastien, le grand-père de l'idéale et douce fille qu'il adorait dans le silence généreux de son cœur!....

Le petit fils de la victime aimant la petite-fille du meurtrier!

Et il cherchait en lui s'il y trouverait de la haine pour cette famille, de la haine pour Clotilde....

Non, point de haine!.... Une immense pitié pour la pauvre femme.... Un immense amour pour la jeune fille!

Étaient elles responsables du passé?...

Le sang répandu jadis devait-il tomber, après quarante ans, sur ces deux têtes chéries?

Qu'y avait-il de commun entre Clotilde éplorée, sanglotant, en détresse, et l'odieux mâle qui autrefois avait tué pour tuer?

Le hasard l'avait choisi, lui, Pierre Jourdan, pour jouer un rôle bienfaisant dans la vie de ces deux femmes.... et non pour les rendre plus malheureuses encore.

Clotilde venait de s'agenouiller devant lui.

Et doucement, à voix basse, elle dit:

—Frappez, Pierre, c'est votre droit!!

Il la releva avec tendresse....

Elle le contemplait, effarée, ne croyant pas qu'il allait pardonner et promettre de ne plus se souvenir.

—Pourquoi semblez-vous redouter quelque chose de moi madame? Ne savez-vous pas que je vous suis dévoué?

—Malgré le passé? Malgré tout?

—Malgré tout, et sans arrière-pensée.

—Malgré tout, et sans arrière-pensée.

—Oh! que vous êtes bon, Pierre, que vous êtes grand....

—Je ne suis ni l'un ni l'autre, murmura-t-il avec émotion. Je ne suis qu'un pauvre garçon qui aime de tout son cœur.

Clotilde soupira. Cet amour était un malheur pour lui, au lieu d'être une récompense. Qui l'en guérirait?

—Maintenant que vous connaissez ce redoutable secret, dit-elle, vous comprenez pourquoi je ne veux pas avouer à mon mari que j'ai vu Lafistole à Vilvaudran. Il faudrait tout lui dire. Vous entendez les questions de mon mari: Tu étais donc en relations avec lui? Depuis combien de temps? A quel propos?.... Et si j'avoue que c'est dans une querelle, dans une lutte avec moi que ce misérable a trouvé la mort, il faudra dire aussi pourquoi cette lutte, cette querelle, et dévoiler à M. d'Hautefort, juge d'instruction, qu'il a épousé la fille de Bastien, le condamné à mort!.... Répondez, Pierre...Dites-moi franchement.... Croyez-vous que ce soit possible?

—Non, dit-il, et pourtant vous y serez forcée.

—Je me défendrai.

—Ce serait une grande douleur que pareil aveu, mais ne considérez-vous pas que ce serait aussi un grand soulagement, parce qu'en avouant, vous auriez rempli votre devoir?

—Mon devoir! murmura-t-elle en tressaillant.....

—Souvenez-vous qu'un pauvre homme innocent vient d'être déshonoré à cause de vous. Et son déshonneur l'a tué..... Voilà sa mémoire et son nom chargés éternellement d'une honte imméritée.... Est-ce juste? Si cet homme n'avait pas eu de famille, il est probable que pour vous sauver de l'atroce perplexité où vous vous débattez, Dieu l'eût choisi comme victime. Mais il n'en est pas ainsi. Il a un fils qu'aime votre fille, et sur lequel retombe ce déshonneur.... N'en avez-vous aucun remords?

—Ah! Pierre, Pierre, que vous êtes cruel!

—Non, c'est votre conscience qui est cruelle pour vous, car je suis bien sûr de parler comme votre conscience.

—Si j'étais seule, j'aurais tout dit, il y a longtemps.... mais mon aveu ne rendrait à Valentin ni le calme, ni le bonheur: si je parle, c'est Bérengère que je déshonore, et le mariage des deux enfants reste toujours impossible.

Elle disait vrai. Il le sentait.

De quelque côté qu'elle se tournât, la situation était inextricable.

Il se tut.

—Monsieur Jourdan, dit-elle, si j'ai besoin de vous, puis-je compter sur votre protection?

—Je vous suis dévoué, madame, je vous l'ai dit.

—Merci, merci.... je voudrais pouvoir vous récompenser de votre bonté vous rendre heureux.......

Il eut un sourire de mélancolie résignée.

—Je trouve parfois la vie lourde, dit-il, et le bonheur ne sera jamais possible pour moi.

Et il ajouta, très bas, pour lui-même:

—J'ai été trop heureux dans mon enfance à côté d'elle! Ah! comme elles passent vite les années ensoleillées!

Ces années, c'était le sourire de Bérengère qui les avait rendues si heureuses. Maintenant le sourire était à un autre.

En redescendant du château, Jourdan rencontra la jeune fille qui causait avec le jardinier et lui donnait des ordres.

Elle le quitta pour venir à Jourdan quand elle l'aperçut et lui tendit les mains.

L'entretien que le jeune homme venait d'avoir avec Mme d'Hautefort n'avait pas été sans l'émouvoir profondément. Quel homme serait resté insensible devant les angoisses de Clotilde?

Son émotion se reflétait encore sur sa physionomie, lorsque Bérengère l'aperçut.

—Vous êtes souffrant, Pierre? demanda-t-elle avec intérêt.

—Mais non, fit-il avec un sourire.

Elle doutait. Et comme il faisait mine de s'en aller.

—Voulez-vous m'aider à faire mes bouquets?

—Certes..... avec bonheur....

Rester auprès d'elle quelques minutes! c'était de la joie pour bien longtemps!

Ils parcoururent les massifs. Il cueillait les fleurs qu'elle lui désignait.... Il les lui passait et c'était elle qui faisait les bouquets.

Mais jamais la main de Pierre Jourdan n'effleurait, même du bout d'un doigt, la main de Bérengère.... Cela eût été une souffrance pour lui.... Si Bérengère lui conservait toute son affection d'enfance, c'est qu'elle savait que jamais il ne lui manquerait de respect. A la moindre crainte, au moindre doute, le cœur de la jeune fille se refermerait, comme ces fleurs délicates qui ne peuvent supporter le toucher de l'homme.

Mais Jourdan n'avait garde de détruire par une imprudence le seul bonheur qui lui restât. Il n'avait pas à montrer son amour; il n'avait pas non plus à le cacher. Elle le connaissait. Elle savait qu'en toutes circonstances de sa vie elle pourrait compter sur une affection sans borne, sur un dévouement infini. Elle savait qu'elle s'adressait à une âme d'élite et elle sentait bien, à la tendresse profonde de son cœur pour ce grand garçon, que si elle n'avait pas aimé Valentin, c'est lui qu'elle eût choisi! Elle n'en eût pas trouvé de plus digne d'elle.

—Pierre, dit tout à coup la jeune fille, vous avez suivi sans doute les détails de l'affaire Lafistole?

—Vaguement.

—Cependant, vous devez savoir qu'on a accusé M. de Séverac?

—Oui, contre toute vraisemblance.... dit-il avec vivacité.

—Pierre! dit-elle avec un regard de reproche.

—Je n'incrimine pas votre père, loin de là. Les indices étaient sans doute contre M. de Séverac, et M. d'Hautefort a été obligé de s'en rapporter à ces preuves. Mais dans tout magistrat il y a le juge et l'homme. Le juge a été obligé de sévir, l'homme, peut-être, se disait que le juge se trompait.

—Vous croyez à l'innocence de M. de Séverac?

—J'y crois.

—Et quelle est votre opinion sur le meurtre?

—Je vous ai dit que je n'étais que vaguement renseigné.

—Vous savez que Valentin veut réhabiliter son père?

—C'est son devoir, un devoir sacré.

—Croyez-vous qu'il y réussira?

—Oui!

—Ah! dit-elle avec élan, que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi!

Il la regardait douloureusement.

Comme elle était belle!

Cette fleur éclatante de beauté n'allait-elle pas se flétrir bientôt, au souffle de la honte et du scandale!!

Il frissonna. Était-ce possible? Rien ne pouvait-il donc empêcher un aussi effroyable malheur?

Et il se demandait:

—Ne trouveras-tu rien pour les sauver?.... Tu aimes cette jeune fille. Tu donnerais ta vie pour elle!.... Tu la vois menacée d'un danger cent fois plus terrible que la mort, et tu ne peux rien, rien! A quoi donc es-tu bon?

Et se contredisant, tout en croyant que Valentin réussirait dans son dévouement filial, il en venait presque à souhaiter de le voir échouer!....

Il quitta Bérengère, les bouquets terminés et entra dans le parc, pendant que la jeune fille se dirigeait vers le château.

Elle marchait lentement, pensive.

Dans le bois, Pierre s'était arrêté, caché par un buisson et il la regardait s'éloigner, la tête baissée, arrangeant ses fleurs d'une main distraite.

Il se disait:

—C'est elle qui est en péril.... c'est moi qui dois la sauver.... N'ai-je pas commencé déjà?.... N'achèverai-je pas?.... Mais comment?.... [illegible] quel moyen?....

Comme pour le remercier de sa généreuse pensée, Bérengère, sur la première marche du perron, venait de se retourner. Elle regardait vers le parc pour voir sans doute une dernière fois l'ami de son enfance....

Et ce regard, de si loin qu'il lui arriva, remua Pierre.

III

Au milieu du parc de Vilvaudran, le père Vilbret qui dirigeait l'exploitation des bois, avait fait faire une coupe dans le courant de l'hiver précédent.

Des charbonniers s'y étaient installés. C'était la famille Cadour, bien connue dans le pays.

Les Cadour se composaient du père, un homme de cinquante ans environ, de Marianne Cadour, sa femme, à peu près du même âge, et de Jean et Marie, âgés le premier de quinze ans, la seconde de douze ans.

Ils vivaient en sauvages dans les bois, toute l'année, passant des mois entiers sans voir personne, si ce n'est les gardes de forêts où ils avaient établi leur vente.

Les enfants faisaient au village les commissions nécessaires; élevés dans la solitude, dans le désert des bois, ils étaient silencieux et farouches, répondaient rarement aux questions qui leur étaient adressées, et n'avaient même pas un remerciement sur les lèvres lorsque quelque main charitable tendait vers eux une pièce de monnaie.

Les commissions faites, ils s'en retournaient vite dans les bois, semblant ne respirer à l'aise que lorsqu'ils étaient loin des êtres humains, alors, marchant moins vite, retournant la tête pour s'assurer qu'aucun gamin ne les suivait, tranquilles désormais et souriants.

La famille Cadour était rude; mais partout où elle passait, dans les hasards des exploitations forestières, elle ne laissait pas de mauvais souvenirs.

Lorsque la hutte en terre des charbonniers était installée à proximité d'une ferme,—ce qui arrivait quelquefois,—pendant tout le temps que durait le charbonnage, les fermiers ne remarquaient aucune disparition de poules ou de canards.

Les gardes eux-mêmes n'avaient point de délits de braconnage à reprocher à Cadour.

C'était un brave homme, honnête, bien servi par sa femme, une maigre et haute créature au visage bronzé, aux seins plats, aux hanches étroites, dure au travail et robuste comme un homme.

Cette réputation d'honnêteté était si fermement établie, que les gardes se relâchaient de leur surveillance à l'endroit de Cadour.

On le savait uniquement occupé de son travail et ne pensant point à la chasse ni à l'affût.

Mais si Cadour était honnête, Jean ne